

A. ROBIDA
RÉDACTEUR EN CHEF

La Caricature

PUBLICATION
DE LA
LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

Abonnements d'un an, Paris : 16 francs. — Départements : 18 francs. — Union postale : 20 francs. Bureaux : rue du Croissant.



Le Divorce



DIFFÉRENTES MANIÈRES DE DIVORCER
LA VENTE (Cochinchine)

— Adieu, mon petit pigeon bleu, je t'ai payée 15 francs en arrivant et je te cède pour 25, ça fait 10 francs de bénéfice !... Mon cher compatriote, j'espère que vous lui parlerez quelquefois de moi !...



LE WAGON (Europe)

— O ange !...
— O ami ! j'espère que vous ne serez jamais aussi embêtant que le mari que je quitte.



PRETS
SUR GAGES

LE MONT-DE-PIÉTÉ (Cambodge)

Le Cambodgien, très malin, mais profondément canaille, met sa femme en gage, et il oublie de la réclamer !



LE SAC (Orient)

Le pacha, quand il a résolu de divorcer avec cinq ou six de ses épouses, n'a pas d'autres formalités à remplir qu'à faire acheter cinq ou six sacs et à charger ses employés du reste.
Pas d'huissier, pas d'avoué, pas de papier timbré : simplicité, célérité !



L'ÉCHANGE (Calédonie)

— C'est convenu ; seulement, comme la vôtre est plus maigre, vous ajouterez bien quelque chose ?
— Une livre de tabac, je ne peux pas faire davantage !



MINISTÈRE D'AVOÜÉ (France)

— Surtout ne ménagez pas mon mari, dites quel affreux gredin il a toujours été pour moi !...
— Tapez sur mon épouse, dur et ferme.



LA GÉNÉROSITÉ (Afrique centrale)

C'est pour vous, le roi vous en fait cadeau, ce sont des femmes qui l'ennuyaient !

LE PLUS MALHEUREUX DES TROIS

Une salle à manger. — Sur la table trois couverts. Madame seule. — Elle est assise au coin du feu, tenant à la main un journal qu'elle s'apprête à déplier.

MADAME. — Voici mon journal du soir... voyons... qu'y a-t-il de nouveau, relativement à la grande question, la seule, du reste, qui m'intéresse — la question du divorce ? (Elle déplie le journal.) O Naquet ! sois béni ! comme tu as bien su comprendre les femmes de ton époque !... Toi seul tu as eu pitié de ces pauvres incomprises, enchaînées à des maris grognons et ridicules... tu leur as dit : vous aimiez en cachette, maintenant vous aimerez au grand jour... plus d'adultère possible !... (elle parcourt son journal des yeux) voyons... la question du... du... du... ce n'est pas là... ce sont les faits divers... ah !... très-curieux... « la femme X... a étranglé son mari. » Pauvre femme !... avec le divorce au moins on n'a pas à prendre cette peine-là — lâchez ! n'étranglez plus !... Aussi moi je me contiens... je me dis : patience, le jour de la liberté n'est pas éloigné... alors j'enverrai promener mon crampon de mari et j'épouserai Arthur, — Arthur que j'aime et qui m'adore !... (elle continue à parcourir le journal). Je ne trouve pas... est-ce que par hasard mon journal n'aurait pas parlé de la question du divorce aujourd'hui ?... Si j'en étais sûre... j'irais me désabonner demain matin... ah !... je m'étais trompée !... la voilà, c'est en première page, à la bonne place... Question du divorce : « Il paraît dès à présent certain que la loi sur le divorce passera à une écrasante majorité... » (Elle continue à lire attentivement.)

A l'autre bout de la salle Monsieur paraît à la porte, un journal à la main :

MONSIEUR. — Voyons un peu ce que mon journal dit au sujet du divorce... il n'y a plus que ça qui m'intéresse... O Naquet !... sois béni... comme tu as bien su comprendre les hommes de ton époque !... Toi seul tu as eu pitié de ces infortunés maris, enchaînés à des femmes acariâtres et gênantes... Moi d'abord j'adore la petite fleuriste du cinquième, elle me résiste sous prétexte que je suis marié... une fois le divorce prononcé, je l'épouse... Voilà comme nous serons maintenant, nous autres maris : « elle me résistait, je l'ai épousée... » Après celle-là une autre... (Il parcourt son journal) voilà... « Il paraît dès à présent certain que la loi sur le divorce passera à une écrasante majorité... » Il continue sa lecture.

MADAME (laissant tomber son journal sur ses genoux). — O Naquet ! ô amour !... Arthur est à moi !... ah ! je suis folle de joie.

Elle se lève, son journal, à la main et exécute un pas de caractère des plus audacieux...

MONSIEUR (ayant achevé sa lecture). — O Naquet ! ô amour !... la petite fleuriste est à moi !... (Il se précipite dans la salle à manger en exécutant un cavalier seul échevelé.)

Quelques minutes plus tard, les deux époux se trouvent nez à nez, se trémoussant d'une façon invraisemblable. Moment d'ahurissement.

MADAME. — Ah !!

MONSIEUR. — Oh !!

MADAME (très-digne). — Vous avez l'air bien gai ce soir, monsieur !

MONSIEUR (non moins digne). — Et vous bien joyeuse, madame !

MADAME. — Pourrait-on savoir la cause de cette joie intempestive ?

MONSIEUR. — C'est justement la question que j'allais vous faire.

Ils cachent brusquement le journal qu'ils ont à la main.

MONSIEUR (allant vers la cheminée). — Fichtre ! six heures et demie !... Arthur est en retard.

MADAME (aigrement). — Eh bien ! attendez-le.

Ils prennent tous deux un fauteuil qu'ils placent dos à dos. Ils s'assoient chacun d'un côté et continuent la lecture de leur journal.

La porte s'entr'ouvre, Arthur paraît tenant un journal à la main.

ARTHUR. — Au diable les journaux ! j'ai eu la malencontreuse idée de lire celui-ci en montant l'escalier... on ne parle que de divorce, c'est agaçant à la fin ; dès demain je me désabonne. Et il paraît que la loi sur le divorce va passer... j'ai bien envie de m'en aller !... ce Naquet, le traître !... je voudrais un peu savoir ce que les célibataires lui ont fait !... ce n'est plus drôle d'être adoré d'une femme mariée... Et moi qui lui ai souvent répété dans les moments d'abandon : oh ! si tu étais libre, avec quel bonheur je t'épouserais ! — On dit ces choses-là, mais on n'en pense pas un mot. Fichtre !... quelle imprudence !... ah ! une idée !... si j'essayais de la raccommode avec son mari... oui, c'est ça... entrons... après le champagne, j'en irai un bon moment pour leur ménager un tête-à-tête.

Il fait quelques pas dans la salle. Les deux époux l'aperçoivent et viennent à sa rencontre.

MONSIEUR. — Ce cher Arthur !... nous vous attendions.

ARTHUR. — Je suis un peu en retard... excusez-moi !

MADAME. — Vous êtes tout excusé (bas), cher Arthur !...

MONSIEUR. — Allons ! à table !... placez-vous ici, mon ami... (le dévisageant) mais... quelle mine vous avez !... est-ce que vous êtes malade ?

ARTHUR. — Mais non !

MADAME. — En effet ! vous souffrez, vous êtes pâle... vous serait-il arrivé quelque chose ?

ARTHUR. — Mais non, je vous assure.

MONSIEUR. — Eh bien ! alors... tout à la joie... je suis très-gai aujourd'hui... il y a des jours comme cela... on est joyeux comme on est triste sans savoir pourquoi...

MADAME. — C'est comme moi, je suis bien heureuse...

Elle appuie par dessous la table son pied sur celui d'Arthur qui se recule vivement.

ARTHUR (à part). — C'est moi qui suis le plus malheureux des trois.

MONSIEUR. — Un peu de ce ris de veau, mon ami.

ARTHUR (à part). Commençons mon apostolat (haut). Je comprends, mon cher, que vous soyez heureux, vous avez une femme charmante, aimable, gracieuse.

MONSIEUR (à part). — Comme on voit bien qu'il ne la connaît pas !

MADAME (à part). — Ce cher Arthur !...

quel mal il se donne pour détourner les soupçons de mon imbécile de mari !

ARTHUR. — Et vous, madame, vous devez être heureuse avec un époux aussi parfait et aussi galant.

MONSIEUR (à part). — Comme il me connaît bien !

ARTHUR. — Voyez-vous, mes chers amis, c'est un célibataire qui vous parle, vous pouvez le croire ; le bonheur — le bonheur pur et sans mélange — c'est dans le mariage seulement qu'on peut le trouver.

MADAME (à part). — Aussi je compte bien t'épouser, mon Arthur !

MONSIEUR (à part). — Il a raison, aussi j'épouserai ma petite fleuriste.

ARTHUR (avec conviction). — Quoi de plus beau qu'un ménage bien uni ; que deux époux qui s'adorent ! pourquoi aller chercher au loin le bonheur qu'on a là tout près de soi ?

MONSIEUR (à part). — Soupçonnerait-il la fleuriste du cinquième ?

MADAME (à part). — Le bonheur qu'on a près de soi... je comprends...

MONSIEUR. — Mangez donc, cher ami, vous ne mangez pas.

MADAME. — Un peu de blanc de volaille.

ARTHUR. — Merci, je n'ai plus faim.

MONSIEUR. — Mon cher ami, vous venez de nous dire d'excellentes choses, quel orateur vous feriez !

MADAME. — Oui, quel feu ! quelle conviction ! comme vous sentez bien ce que vous dites !

ARTHUR (s'animant de plus en plus). — Quoi de plus respectable, de plus sacré que l'union de l'homme et de la femme, l'union indissoluble...

MONSIEUR. — Ah ! ah !

ARTHUR. — Oui, je le dis hautement, il n'y a, au monde, rien de plus respectable que l'union de deux êtres faits pour s'entendre et pour s'aimer...

MADAME (à mi-voix derrière sa serviette). — Je te comprends, mon Arthur.

MONSIEUR (à part). — Il est drôle, Arthur ; oh ! ces célibataires tous les mêmes, je voudrais bien le voir marié, il envisagerait le mariage d'une autre façon (haut). Un peu de champagne, Arthur ! à la vôtre.

ARTHUR (très-solennel). — Je bois au bonheur et à la prospérité de votre union.

Silence glacial.

ARTHUR. — Maintenant, mes amis, je regrette bien de vous quitter ; mais il le faut... une cause urgente... je suis attendu...

MADAME (vivement). — Oh ! nous ne vous laisserons pas partir.

MONSIEUR. — Mon ami, écoutez la prière de ma femme ; d'autant plus que j'ai une course à faire... vous ne refuserez pas de lui tenir compagnie.

ARTHUR (à part). — Pincé !

MONSIEUR (à part, se levant). — Je vais aller faire ma cour à la petite fleuriste... au revoir, Arthur ! (Il sort.)

MADAME. — Nous voilà seuls... oh ! comme tes paroles m'ont fait du bien à moi qui en comprenais le sens caché... comme tu t'y prenais adroitement pour détourner les soupçons de mon imbécile d'époux... et ton départ simulé !... quel merveilleux comédien tu fais... mais, mon ami, maintenant toutes ces précautions sont inutiles. Le divorce va être prononcé... ne l'as-tu pas lu dans les journaux de ce soir ?

QUELQUES CAS DE DIVORCE (GRIEFS FÉMININS), par DRANER



Avoir un mari qui va au cercle et qui en revient régulièrement... gris et... ne moyé.



Découvrir que son mari porte la barbe sur la poitrine... n'avoir jamais cru épouser un ours... cas de divorce.



— Infamie! plus je trompe mon mari, plus il se montre tendre, sous prétexte que ça lui fait une célébrité.



— Maman me le disait : de son temps, jamais les ventrus ne nous ont rendues heureuses.



— Mon mari est certainement très gentil, très empressé, trop peut-être seulement, en amour... il est comme certains joueurs... C'est un grec...



Écouter un homme qui dit vous aimer pour vous-même, et, sitôt mariée, se voir classer parmi ses fossiles! Cas de divorce...



— Qu'on empêche sa femme de dormir... passe encore, mais la priver de repos par ses ronflements, jamais de la vie



— Suis-je assez malheureuse?... un mari qui me préfère la pipe... si au moins c'était une rivale en chair et en os, je la démolirais!



UNE MAÎTRESSE BONNE ET VICE VERSA
— Et moi qui me privais pour ménager sa santé!



UNE VICTIME DU PRESTIGE DE L'UNIFORME
« — La femme doit suivre son mari... » parfait! mais faire toutes ces garnisons, je demande à permuter dans les gendarmes.



Être l'épouse d'un homme politique, autant vivre avec un perroquet.

DIVORCEZ! DIVORCEZ! — PAR A. ROBIDA



CONVERSION VIOLENTE D'UN DÉPUTÉ
— Monsieur, on dit que vous êtes opposé à la loi sur le divorce; je suis délégué par la Société des droits de la femme pour vous convaincre de gré ou de force... à nous deux!



— Enfin, le divorce va passer, je vais donc pouvoir épouser Charles!...
— Soit, mais la simple politesse entre gens du monde exigeait qu'il vint au moins me demander ta main!



Ah! vous êtes le mari, mon prédécesseur; vous savez, je devrais vous en vouloir, car enfin vous avez demandé le divorce pour me faire une farce...
— Fallait vous méfier!



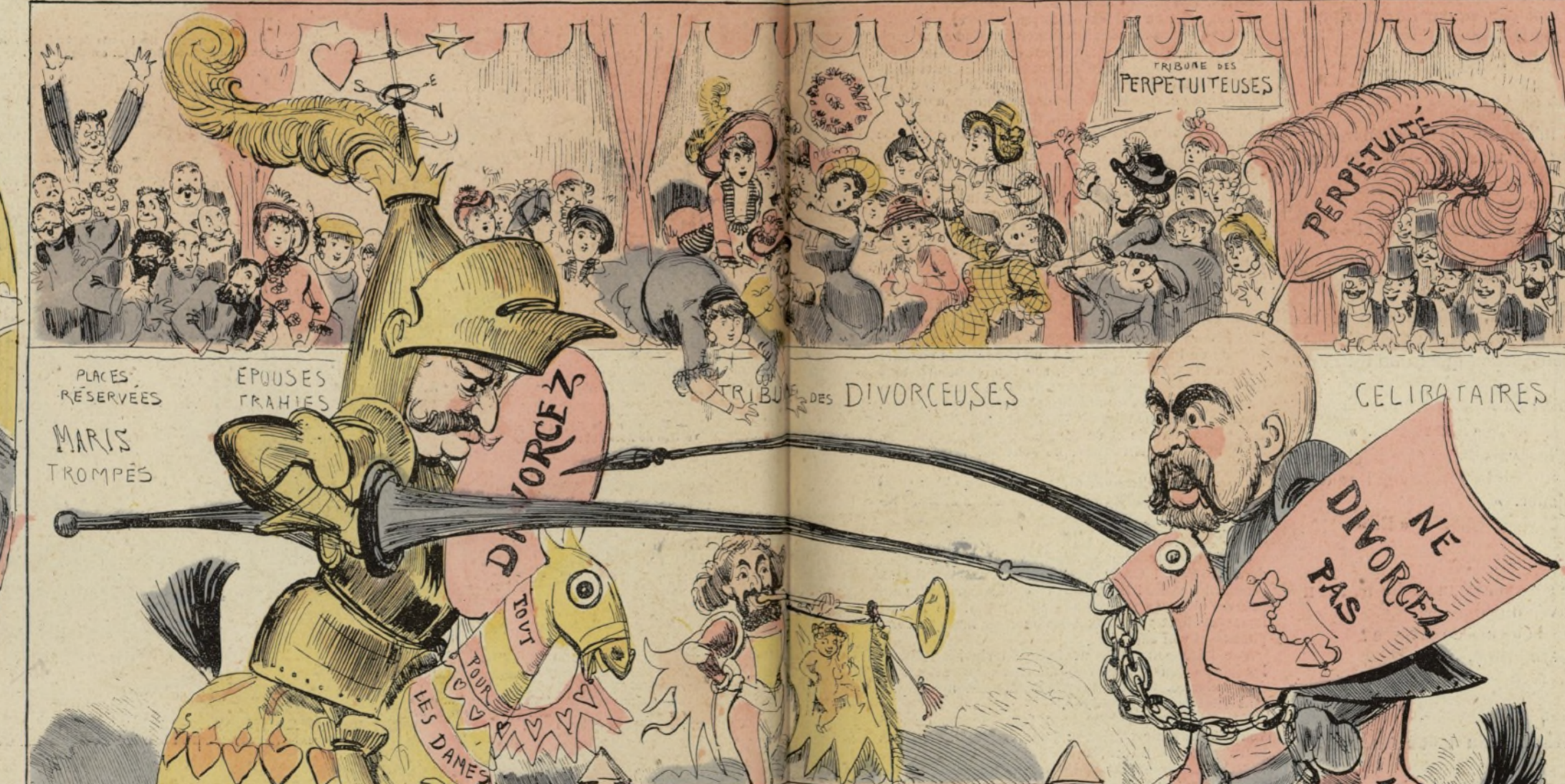
— Maintenant que nous avons divorcé, j'espère, mon ami, que nous ne nous brouillons pas pour si peu et que vous viendrez à mes soirées?
— Comment donc!



— Quel est ce monsieur qui vous embrassait?
— C'est un ancien mari, mon numéro 1, je n'ai pas de raison pour lui faire mauvaise mine, maintenant que nous ne sommes plus mariés.



LES AVANTAGES DE LA LOI — LES MARIÉS DORLÔTÉS
— O Naquet, sois bête! Depuis que l'on parle du divorce, mon épouse me comble d'attentions; elle me brode des bonnets grecs, elle me confectionne des bretelles, des pantoufles, des écus à cigares; j'ai bien envie de profiter de ces bonnes dispositions pour lui demander de prendre une jolie petite bonne à tout faire!



LES INCONVÉNIENTS — INFORTUNES DES CÉLIBATAIRES
— Tu sais, méfiance, froideur et discrétion! On cherche une occasion de divorcer... gare!
— Mais c'est un guet-apens! Avec cette loi terrible, plus de tranquillité pour nous autres, pauvres célibataires!



— Tu sais, mon ami, c'est aujourd'hui ma fête, mes anciens maris y ont pensé, ils m'ont apporté des fleurs, j'espère que tu vas les inviter à dîner.
— Sans doute! ce sera un repas de corps.



RECHERCHES HISTORIQUES SUR LE DIVORCE
Malgré les progrès de la géologie et de la paléontologie, nous n'avons pu rien découvrir sur le divorce avant le commencement du monde. Tout se perd donc dans les compactes obscurités de la nuit des temps.

ADAM ET ÈVE — Ioi, premiers renseignements précis. Adam, bien que comprenant la nécessité du divorce, n'avait pu le mettre en pratique, parce que le manque de créatures féminines lui interdisait la possibilité d'un second mariage.

LES PATRIARCHES — Établissement du divorce. Pas de formalités; quand un patriarche était fatigué d'une épouse, il en prenait simplement deux autres.

LES ÉGYPTIENS — avaient une très curieuse manière de pratiquer le divorce. Le bruit courait qu'ils faisaient mouler leurs épouses.

LES ROMAINS — les plus grands divorceurs de l'antiquité. On se mariait, on divorçait, on se remariait, on divorçait, sans qu'il fût besoin de se prévenir d'avance.

AU MOYEN ÂGE — Plus de divorce; de là vient, sans nul doute, l'air triste et guindé des gens de ce temps-là!

Une seule manière de divorcer était possible, c'était celle d'Henri VIII et du sire de Barbe-Bleue; nous n'osons la recommander à nos lecteurs!

DERNIÈRES NOUVELLES — Une insurrection formidable se prépare pour le cas où la loi sur le divorce ne serait pas votée. M. Naquet a déjà pris ses mesures, ses partisans des deux sexes lèveront l'étendard de la révolte et couvriront Paris de barricades. L'agitation gagne la province, la Société secrète des Droits de la femme fera, dit-on, sauter le Palais-Bourbon, et proclamera sur ses ruines le DIVORCE GRATUIT ET OBLIGATOIRE.

ARTHUR (*très-froidement*). — Non.

MADAME. — Quel bonheur !... bientôt rien ne nous séparera plus. Tu me l'as dit bien souvent : « Que ne puis-je t'appeler ma femme ! » Eh bien ! tu le pourras ; je lâche le vieux et je serai à toi... mais réponds donc, tu ne réponds pas !...

ARTHUR. — Tu sais bien que je t'adore (*à part*), aussitôt la loi passée, je file en Belgique.

JULES DEMOLLIENS.

LE DOSSIER DU DIVORCE

M. Naquet dormait.

Un de nos reporters, se glissant, avec l'agilité d'un singe, par un vasistas laissé entr'ouvert, a pu s'introduire, sans être vu, dans le fameux cabinet de consultation où l'apôtre du divorce reçoit, chaque jour, les doléances des gens divorçables à merci.

C'est dans ce sanctuaire que le maître a pieusement collectionné les innombrables lettres qui lui arrivent de tous les côtés de la France. Notre reporter, après en avoir rempli toutes ses poches, s'est éclipsé sans bruit comme il était venu.

Et M. Naquet dormait toujours.

Ce sont des extraits de ces lettres que nous allons donner à nos lecteurs.

« Mon cher maître,

« Vous demandez à tous les intéressés de vous communiquer leurs idées sur le divorce ; voici ce que je proposerais :

« Se marier pour un délai déterminé, pour quatre-vingt-dix jours, je suppose. En prenant une femme, on souscrirait un billet à ordre ainsi conçu :

« Le trente décembre prochain, je rendrai à ma femme sa liberté, valeur reçue comptant.

« De cette façon plus de procès, plus de tracas pour faire prononcer le divorce.

« Veuillez agréer, etc.

« BOMOLET,

« *Bandagiste.* »

« Monsieur,

« Vous admettez le divorce comme ça, sans condition ; ah ! bien, c'est du propre. Vous avez pris pour devise : « On rend l'objet qui a cessé de plaire, » comme dans les magasins de confections.

« Mais sachez, monsieur, que dans les magasins, on ne reprend plus l'objet défraîchi.

« Proclamez le divorce si vous voulez, mais forcez le mari à rendre la femme telle qu'il l'a prise !

« Agréez, etc.

« EULALIE LAMINETTE. »

« Monsieur et cher maître,

« Il serait urgent, jecrois, d'introduire dans nos lois un cinquième régime pour les époux ; nous avons déjà le régime de la séparation contractuelle, ne pourrait-on pas établir le régime du divorce contractuel ?

« Cela simplifierait bien les choses ; quand l'homme aurait assez de la femme, il n'aurait qu'à emporter ses pantoufles et ses faux-cols, sans autre formalité.

« UN AGENT D'AFFAIRES. »

On trouve en marge cette annotation au crayon :

« Ce régime existe ; sur le boulevard ça s'appelle un collage. »

« Alfred,

« Le divorce permet de se débarrasser de sa femme, c'est très-bien ; mais comment faire lâcher un crampon de maîtresse ? Si tu trouves un moyen, je te passe la main dans les cheveux et je ne t'appelle plus qu'Arthur.

« TOTOR. »

En marge cette annotation :

« Moyen bien simple, épouser sa maîtresse et divorcer ensuite. »

« Cher monsieur,

« Voici ma situation :

« J'ai une belle-mère ! Est-ce que ça ne suffit pas pour constituer un cas de divorce ?

« Répondez-moi par retour du courrier et avant celui de ma belle-mère.

« CRÉQUE-HOQUIN. »

« Monsieur Alfred,

« Mon mari m'embête, je veux divorcer ; comment faire ? Ce n'est pas si facile que vous pensez. »

« Je vous embrasse,

« EUPHRASIE, femme Popinette. »

DEUXIÈME LETTRE DE LA MÊME

« Mais j'ai fait tout ça, monsieur Alfred, j'ai fait tout ça !... mais ça ne produit pas d'effet ; le monstre répète partout que ça lui est bien égal. »

« Je vous embrasse tout de même,

« EUPHRASIE. »

« P. S. — Si j'essayais de lui être fidèle ; ça l'embêterait peut-être tellement qu'il se déciderait à me lâcher. »

« E. »

« Cher Monsieur,

« Je viens de surprendre ma belle-mère en flagrant délit avec un pompier.

« N'est-ce pas là un cas de divorce ?

« Je vous la comprime,

« DODORE. »

« Alfred,

« Mon mari est devenu tout à fait... nihiliste.

« Ça c'est un cas de divorce, n'est-ce pas ?

« GRENADINE. »

Manuel du parfait divorceur

Si on surprend sa femme en flagrant délit avec son bottier, avant de lui brûler la cervelle, s'informer si c'est pour le bon motif.

×

Tout homme qui divorcera sans motifs plausibles, sera tenu d'épouser sa belle-mère dans les vingt-quatre heures.

×

Le mari divorcé pourra prendre sa femme pour maîtresse — ce sera peut-être le meilleur moyen de rendre leur union éternelle.

×

Il est convenable que le mari, sur le point de divorcer, s'occupe de faire publier les bans de sa femme avec son successeur.

×

L'époux divorcé sera tenu de rester quelque temps encore dans le ménage, pour mettre au courant celui qui prend sa suite d'affaires.

×

La femme divorcée évitera de parler jour et nuit à son second mari des charmes et des talents particuliers de son premier époux.

CECI ET CELA

Est-il rien de plus charmant que la jeunesse ? Elle sourit à son miroir et son miroir lui sourit. Quand elle est gaie, ce qui est dans sa nature, de jolies fossettes se prononcent à son menton et sur ses joues roses. Le teint est frais ; la peau, blanche, lisse et veloutée, semble appeler le baiser ; les chairs sont appétissantes. Mon Dieu, que la jeunesse est donc une belle chose et que les poètes ont raison de la chanter sur tous les rythmes ! Oui, mais c'est la rose de Malherbe : elle dure l'espace d'un matin, puis elle s'envole à tire-d'ailes.

Pour la fixer en dépit des années, allez au dépôt de la *Georgine Champbaron*, 30, rue de Provence, à l'entresol. Fussiez-vous ridée, parcheminée, bistrée, comme les vieilles fées de Perrault, vous sortirez de cette maison complètement métamorphosée. La *Georgine Champbaron*, savamment appliquée, vous rendra votre seizième printemps.

On trouve des mouchoirs partout, sans doute, si l'on entend par ce mot le premier morceau venu de toile ou de batiste. Mais il y a mouchoir et mouchoir. Ceux de la C^{ie} Irlandaise, 36, rue Tronchet, méritent de fixer l'attention. Les mouchoirs de trousseau, en batiste fil de main, sont d'une solidité à toute épreuve. Quant à ses mouchoirs de fantaisie, brodés et enguirlandés de dentelle et de même style que la toilette, avec initiales artistiques, ce sont de vrais bijoux d'élégance.

D'une bien délicate coquetterie, ses mouchoirs de première communion, si appréciés des mères de famille !

Combien de femmes se désolent d'avoir des formes de mastodonte ! On se chagrinerait à moins ! Il faut renoncer à plaire ! Le sourire n'est plus permis quand la lèvre s'appuie sur un double menton. Le regard lancé par deux yeux bourrelés de chair manque complètement son effet !

Que faire pour maigrir ? Boire du vinaigre, disent les jeunes gens qui crèvent de santé, selon l'expression vulgaire. C'est le moyen de devenir anémique, puis fatalement hydropique.

Nous disons aux personnes trop grasses ou qui veulent prévenir l'obésité : Prenez chaque matin, à jeun, pendant un mois environ, un verre d'*Anti-Obésitas*. Cette liqueur, qui n'est pas un remède, vous rend ou vous conserve les proportions normales. M. de Cruhy, propagateur de l'*Anti-Obésitas*, est comblé de remerciements par les personnes qui lui doivent la guérison de leur ridicule infirmité.

On ne guérit pas les tannes, il faut les supporter en expiation de nos péchés, dit le médecin grognon pris en flagrant délit d'ignorance.

Le sage, évidemment, s'arrange pour vivre avec son ennemi ; mais la jolie femme est moins résignée ; il lui est impitoyable d'être en bons rapports avec les tannes qui aiment à se prélasser sur le front, le menton et les ailes du nez. Ces affreux petits points noirs sont loin d'être des grains de beauté. Si vous les pressez de vos doigts mignons pour vous en débarrasser, ils se vengent ; votre visage en devient tout étoilé, ou plutôt tout moucheté.

À défaut du médecin et du pharmacien incompetents, le parfumeur a trouvé le remède du mal ; c'est l'*Anti-Bolbos*, énergique purificateur de l'épiderme. Grâce à l'*Anti-Bolbos*, le masque tombe, la beauté reste et la tannée s'évanouit ; vous n'avez jamais été plus jolie (Parfumerie exotique, 35, rue du Quatre-Septembre).

N. D'AURELLY.

Le Gérant : FLEURY.

Paris. — Imp. F. DUNOIS et C^{ie}, 15, rue du Croissant.

QUELQUES CAS DE DIVORCE (GRIEFS MASCULINS), par DRANER



— Quand j'épousai Pulchérie... c'était une vraie carafe frappée... mais depuis... un vrai volcan... regardez-moi plutôt.



Avoir une petite femme qui à chaque saison vous ménage des surprises, tant elle cherche à vous plaire.



— Essuyer vingt-deux ans d'avaries hebdomadaires de son épouse... on se lasse à la fin.



Quand au suave parfum de la femme aimée se joignent les bouquets de foin coupé, l'opoponax et le reste, le divorce ne fait pas un pli.



TRÈS GRAVE !!!

La femme qui se démonte pourra être répudiée illico, quitte à soumettre au tribunal les pièces à conviction.



Le cas de Wagnérisme entraînerait non seulement le divorce, mais exposerait l'épouse coupable aux rigueurs de la loi criminelle.



On demande l'application de toutes les sévérités de la loi contre la femme qui prise.



Être soumis à six semaines de harengs fumés, salés, marinés, quand on n'a que des convictions religieuses assez molles, est une cause indiscutable de divorce.



Au prix où se vend le chauffage, le système économique devrait interdire deux chambres pendant l'hiver... sous peine de divorce.



Un trop grand nombre de cousins de l'armée peut légitimer les griefs du mari.



Quant à la cohabitation avec une belle-mère... cela excuse tous les crimes.

LA LIQUEUR DES JACOBINS



JADIS

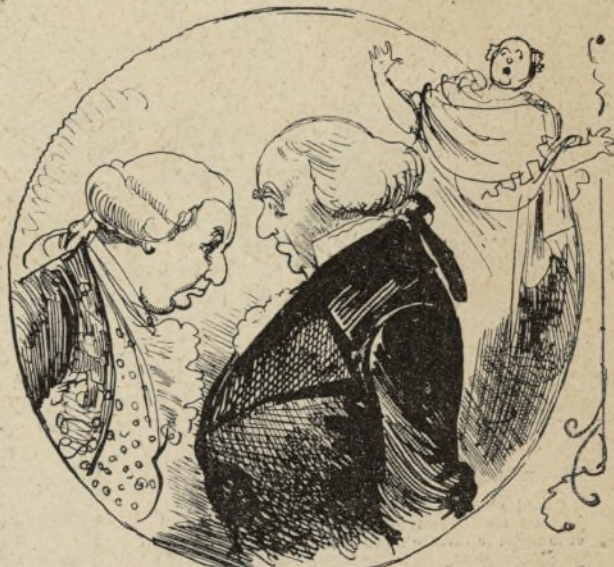
O bons Jacobins, qui vous étiez réservé ce gentil petit secret de liqueur de table, il n'est plus nécessaire de faire partie de votre sainte phalange pour savourer à l'aise votre merveilleuse liqueur. Le secret caché dans vos archives a été retrouvé, recevez nos bénédictions et nos éloges!

AUJOURD'HUI

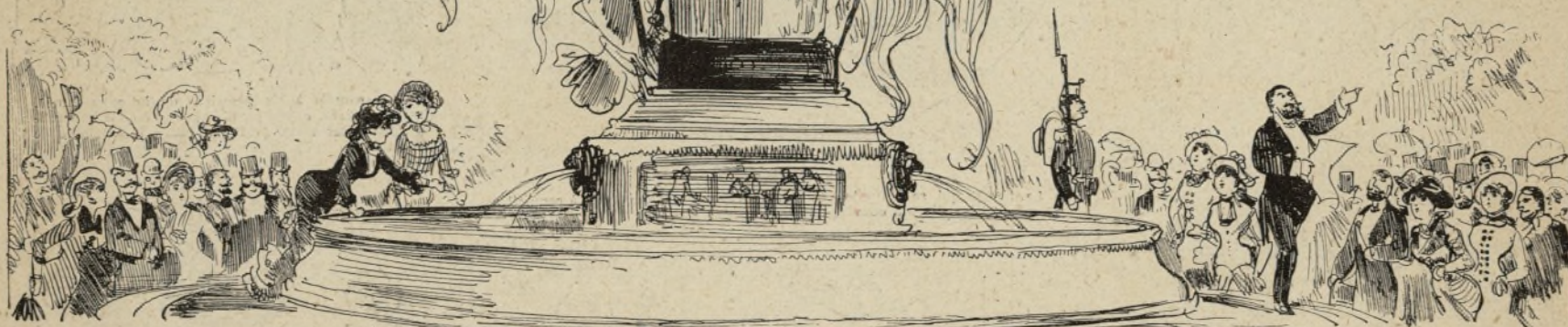
Pas de bonne table sans l'indispensable flacon de *liqueur des Jacobins*. Les dames ont là-dessus des convictions inébranlables, elles n'en veulent pas d'autre!



— Il n'y a plus de bons estomacs maintenant; pour vous, il vous faut...
— Vous allez me commander des choses terribles?...
— Au contraire! un petit verre de *liqueur des Jacobins* après chaque repas, voilà mon ordonnance!



Feu Grimod de la Reynière et feu Brillat-Savarin ne peuvent se consoler de n'avoir pas connu la *liqueur des Jacobins*. Quant à Lucullus, il est désolé d'être une ombre impalpable, et de ne pouvoir se pendre de désespoir de n'avoir pu en offrir aux fins gourmets de Rome.



Projet d'une colonne monumentale à élever à la *liqueur des Jacobins* par les estomacs reconnaissants. Jamais colonne triomphale n'aura été mieux méritée, tous les partis sont d'accord là-dessus — mais là-dessus seulement. — Unanimité absolue! La *liqueur des Jacobins* est ce qui nous divise le moins, vive la *liqueur des Jacobins*!



— Et vous, chère amie, quel est votre parfum favori?
— Je l'avouerai franchement, ce n'est pas la verveine, ce n'est pas l'héliotrope, c'est le parfum de la *liqueur des Jacobins*!

— Je n'ai pas l'intention de vous faire une conférence sur la *liqueur des Jacobins*, pour vous expliquer mon enthousiasme. Je dois vous dire, si vous l'ignorez encore, qu'elle réunit à un goût et à un parfum exquis des qualités hygiéniques et essentiellement digestives.

Après avoir goûté, je ne m'étonne plus que la *liqueur des Jacobins* soit la liqueur de table préférée par les dames. Liqueur à la mode, je salue ton succès et je t'adopte aussi.